

LOUISE LACOURSIÈRE

VENT DU LARGE

DANS L'UNIVERS DE *La Saline*

Libre  Expression

DE LA MÊME AUTEURE

- Bilouca chez les castors – Une aventure avec Cassandra et Mathis*, en collaboration avec Louise St-Onge, Les Éditions Le Point Bleu, 2018.
- L'Amérindienne – Dans l'univers de La Saline*, Libre Expression, 2017.
- La Jeune Fille au piano – Dans l'univers de La Saline*, Libre Expression, 2015.
- La Saline*, tome 3 – *Impératifs*, Libre Expression, 2013; collection « 10 sur 10 », 2016.
- La Saline*, tome 2 – *Impasse*, Libre Expression, 2012; collection « 10 sur 10 », 2016.
- La Saline*, tome 1 – *Imposture*, Libre Expression, 2012; collection « 10 sur 10 », 2015.
- Lunes bleues*, Libre Expression, 2008.
- Roland Leclerc – Par-delà l'image*, Médiaspaul, 2007.
- Anne Stillman – Les carnets de Cora*, Libre Expression, 2004.
- Anne Stillman – De New York à Grande-Anse*, Libre Expression, 2002; collection « 10 sur 10 », 2012.
- Anne Stillman – Le procès*, Libre Expression, 1999; collection « 10 sur 10 », 2012.

LOUISE LACOURSIÈRE

VENT DU LARGE



À Sarah et à Gérald

Mot de l'auteur

Nul besoin d'avoir lu la trilogie *La Saline, La Jeune Fille au piano* ou *L'Amérindienne* pour apprécier *Vent du large*, troisième histoire conçue dans l'univers de *La Saline*. Toutefois, les lecteurs de cette saga retrouveront avec bonheur, du moins je l'espère, des personnages forts qui y ont évolué. Ils apprendront à mieux connaître les héros de *Vent du large*, Marie-Ange, Rébecca et Benjamin Ricard, dont le père abuseur et violent a empoisonné leur enfance et leur adolescence.

Tous les acteurs de ce roman sont fictifs, à l'exception de quelques figures historiques telles que le curé Desilets et le père Frédéric Janssoone, ou Trefflé Berthiaume, Eusèbe Sénécal et le Dr Charles Numa de Blois.

Toute autre ressemblance avec des individus réels n'est que pure coïncidence. Par contre, ce que le lecteur souhaite vérifier est documenté. Voilà pourquoi *Vent du large* est un roman historique et non à saveur historique.

Certains passages pourraient sembler anachroniques, comme la technologie utilisée au sanatorium du Dr de Blois ou la propension de ce médecin pour l'holisme, théorie popularisée au milieu du ^{xx}e siècle, mais il n'en est rien. De Blois fut un précurseur dans beaucoup de domaines. Les archives du Séminaire de Trois-Rivières ont d'ailleurs conservé un prospectus du Sanatorium de Blois où sont décrits les traitements et les lieux de 1896 à 1916. De plus, j'ai eu le bonheur de m'entretenir avec son petit-fils, Pierre de Blois, qui m'a dépeint la

personnalité et la philosophie de son grand-père, me permettant de lui redonner vie sans crainte.

Chères lectrices et chers lecteurs, je vous souhaite un heureux voyage dans le temps.

Louise Lacoursière
Avril 2018

Prologue

Cap-de-la-Madeleine, 11 avril 1895

Un cri en provenance du berceau avoisinant le lit de Marie-Ange l’alerta. Ses seins gonflés demandaient à être soulagés. Dame Longval, la gouvernante engagée le mois précédent, s’annonça d’un coup discret au chambranle.

— Ce petit trésor aurait-il faim ?

Marguerite Longval offrit à Marie-Ange un sourire empreint de sollicitude, puis replaça ses oreillers. Cette femme dégageait une agréable odeur de lavande. Dès leur première rencontre, Marie-Ange s’était sentie en confiance avec elle. Elle avait dû se montrer ferme pour que son mari accepte de l’embaucher, puisqu’il lui préférait la belle Marie Thériault. L’approche de la cinquantaine de la première plutôt que la jeune vingtaine de la seconde avait aussi pesé dans la balance.

Au moindre gémissement, à la moindre agitation de Victor, Mme Longval se matérialisait. Quelle ouïe incroyable ! Il lui fallait tout de même accéder à l’étage pour atteindre la chambre principale, située à l’arrière de la maison. Une autre des rares concessions du Dr Alexandre Bourassa à sa femme, qui désirait voir le fleuve autant de la cuisine que de leur chambre.

Tout sourire, Marguerite Longval prit Victor et, la main derrière sa tête, elle l’éloigna pour mieux l’admirer.

— C’est le plus beau bébé du monde, pas vrai, madame Bourassa ? s’extasia-t-elle.

— Ce n’est pas moi qui vais vous contredire, approuva Marie-Ange.

— Permettez-moi de changer sa couche avant de vous le donner.

La table à langer se trouvait dans la chambre voisine, celle où dormirait Victor dans quelques semaines. Marie-Ange appréhendait de voir grandir son bébé. Elle aurait aimé arrêter le temps mais, simultanément, elle avait hâte qu'il jase, qu'il parle, qu'il marche.

Le babillage de Mme Longval la tira de sa réflexion. Elle s'adressait à Victor en empruntant une voix au moins une octave supérieure à la normale.

— À tout à l'heure, mon trésor, chantonna-t-elle en déposant le bébé dans les bras de sa maman.

Émerveillée à la vue de son poupon si petit, si fragile, Marie-Ange eut à peine conscience du départ de la gouvernante. Comme elle l'avait désiré, cet enfant ! Elle avait tant craint d'être stérile, la pire calamité à s'abattre sur un couple, selon elle. Mariée en juillet 1893, elle avait mis presque un an à attendre la bonne nouvelle.

— Merci d'être là, mon bébé, murmura-t-elle en lui donnant le sein, qu'il saisit goulûment entre ses lèvres minuscules.

À cette heure matinale, du frimas recouvrait les toitures des maisons de la rue Notre-Dame, enfin, de ce que Marie-Ange était en mesure d'apercevoir de son lit. Jamais trois semaines ne lui avaient paru aussi longues. Depuis la naissance de Victor, il lui était formellement interdit de se lever, sauf pour ses petits besoins. Son mari y veillait. Mais cette restriction prendrait fin le lendemain, puisque Alexandre avait décrété que, pour sa part, il exigeait vingt et un jours, pas un de plus, pas un de moins, pour permettre à l'utérus de reprendre sa place. Même si ses confrères médecins recommandaient de dix-huit à vingt-cinq jours d'alitement après l'accouchement, la prescription du Dr Bourassa demeurait non négociable.

Alexandre avait la réputation d'être un bon accoucheur, mais il avait refusé de donner naissance à ses propres enfants depuis qu'il avait appris la mort tragique de la première épouse

du Dr Antoine Peltier, le meilleur ami d'enfance de Benjamin, le frère de Marie-Ange. Un collègue de la rue du Pont, à Cap-de-la-Madeleine, le Dr Jules Germain, avait mis au monde Victor et l'avait assuré de sa collaboration à l'arrivée de ses autres enfants.

Une cascade de rires attira l'attention de Marie-Ange. Âgée de quatre ans, Rose, la fille de sa jeune sœur Rébecca, était dotée d'un tempérament joyeux. Tout le contraire de sa maman facilement abattue et tourmentée. Heureusement, sa condition s'améliorait depuis qu'elle avait emménagé dans leur maison de la rue Notre-Dame à Cap-de-la-Madeleine.

Marie-Ange caressa la tête de son bébé. Rébecca n'avait pas eu cette chance avec Rose, née dans des circonstances dramatiques à l'Hospice de la Miséricorde à Québec. À ce moment, Marie-Ange s'y était fait embaucher à titre d'aide-soignante en échange du gîte et du couvert. Qu'importe les sacrifices consentis, elle tenait à offrir une assistance à Rébecca, âgée de seize ans lors de son accouchement. Étant issue d'une relation incestueuse avec Narcisse Ricard, leur père, Rose avait été « donnée » en adoption dès sa naissance. À la suite d'une succession d'intrigues menées par Marie-Ange, Rébecca avait enfin retrouvé son enfant.

Pour éviter les cancan à Cap-de-la-Madeleine, il avait été convenu que le mari de Rébecca avait trouvé la mort dans un bête accident à la ferme familiale peu après la naissance de son enfant. D'un commun accord, on avait nommé l'époux fictif Rodolphe Caron.

Repu, Victor s'assoupit. Marguerite Longval se pointa peu après.

— Vous avez entendu Rose tout à l'heure ? Je lui ai à peine frôlé les côtes du doigt et elle a ri aux éclats. Un vrai rayon de soleil, cette enfant.

— Vous avez bien raison ! Du plus loin que je me souviens, Rose a toujours respiré la joie de vivre. Où est Rébecca, là ?

— Votre mari l'a priée de faire l'inventaire des médicaments. Je vous rappelle qu'il se rendra à Montréal la semaine prochaine et se réapprovisionnera par la même occasion.

La gouvernante s'apprêtait à quitter la chambre, mais Marie-Ange la héla.

— Madame Longval, entrouvrez cette fenêtre cinq minutes, s'il vous plaît. J'aimerais entendre chanter le vent du large. Si vous saviez comme il me manque !



Depuis son arrivée chez les Bourassa, Rébecca s'était vu confier, en plus de l'inventaire, le rangement et la préparation des médicaments dans une pièce exigüe située à l'arrière du rez-de-chaussée. Elle la surnommait « son royaume ». Ce local donnait sur la cuisine. De plus, Rébecca nettoyait et ravitaillait une salle de pansements séparée de la pharmacie par une porte capitonnée. Chaque jour, elle s'assurait que tout le matériel et les instruments nécessaires aux examens et aux opérations mineures étaient disponibles et bien classés. Cette salle communiquait à son tour avec le cabinet du Dr Alexandre Bourassa. Quatre pièces réservées à la médecine se succédaient en enfilade et occupaient tout le côté gauche de la maison. Ainsi, donnant sur la rue Notre-Dame, la salle d'attente faisait face au boudoir, isolé par un paravent, mais ouvert sur la salle à manger précédant la cuisine.

Dans la pharmacie, trois hautes armoires encadraient les deux fenêtres, côté fleuve. Un étroit comptoir percé d'un évier lui servait de table de travail. Dans un coin, elle rangeait un pilon et un mortier en céramique, instruments indispensables à ses tâches.

Munie de deux tiroirs, une table de modeste dimension lui permettrait, entre autres, de prendre en note les ingrédients manquants et de classer ses documents.

Poudres, pommades, baumes, onguents, pilules, pastilles ou sirops, plus rien n'avait de secret pour Rébecca. Se sentir utile et non plus un poids pour ceux qui les avaient si généreusement accueillies, sa fille et elle, lui donnait parfois des ailes. Quand son passé la rattrapait et que ses douloureux souvenirs devenaient insupportables, elle osait se confier à Marie-Ange. Sa grande sœur avait aussi vécu les agressions de leur père, mais elle ne semblait pas en garder de graves séquelles. Ce monstre venait hanter Rébecca presque chaque nuit, et même le jour. Marie-Ange lui avait conseillé d'en parler au curé Duguay ou au bon père Frédéric qui œuvraient au sanctuaire, situé à moins de quinze minutes de marche de leur foyer. Pour l'heure, elle n'en avait eu ni le courage ni le désir.

— Maman ! Maman !

Perdue dans ses pensées, Rébecca laissa tomber un contenant à terre. Heureusement, il était en métal. S'il avait fallu que ce soit un des beaux pots en faïence, en grès ou en porcelaine, dont certains provenaient d'Europe, ça aurait été la catastrophe.

— Ah ! Petite *vlimeuse*, tu m'as fait peur ! s'exclama Rébecca. Je ne t'ai pas entendue entrer.

Elle se hâta de ramasser des yeux d'écrevisses répandus sur le plancher de bois verni.

Le rire communicatif de Rose la détendit.

— Voyons, maman, je suis ta petite fille ! Tu n'as pas à avoir peur, je ne suis pas le gros méchant loup !

Rose avait toujours le mot pour alléger l'atmosphère. Curieuse, elle montra du doigt une bouteille peinte en bleu, placée en évidence sur la deuxième tablette.

— Y a quoi dedans celle-là, maman ?

— Un médicament pour les grandes personnes. N'oublie pas, Rose, que tout ce que tu vois dans ces armoires, c'est du poison pour les petites filles, comme toi.

— Je sais, maman, je sais ! Tu me l'as dit cent mille fois !

Rose savait compter jusqu'à douze. Sans doute n'avait-elle aucune idée de la signification du chiffre cent mille, sauf qu'à ses yeux il s'apparentait à la limite de son entendement.

— Bon, d'accord. Dis donc, que venais-tu m'annoncer avec tant d'empressement ?

— J'ai entendu pleurer mon cousin Victor. J'aimerais aller le consoler.

Rébecca tendit l'oreille.

— On n'entend plus rien. Il s'est probablement rendormi. Tu sais, les bébés ne restent pas longtemps éveillés. Attends que ta tante te réclame.

— Tout à coup elle m'oublie, maugréa Rose en poussant un soupir à fendre l'âme.

Attendue, Rébecca replaça les contenants dans l'armoire, s'accroupit et serra sa petite contre elle.

— Ne crains rien, ma Rosie ! Ta tante Marie-Ange t'aime tellement qu'elle ne t'oubliera pas. Elle sait aussi à quel point tu veux bercer ton cousin. Patiente un peu.

Elle éloigna sa fille et admira sa tenue.

— Hé ! Tu portes un nouveau tablier, toi ?

— C'est Mme Longval qui l'a cousu pour moi toute seule hier. Il est beau, hein ?

Sur le bout des pieds, Rose pirouetta tout en maintenant entre ses doigts l'organdi blanc brodé de rose.

Le Dr Bourassa fit irruption, trop absorbé pour remarquer la performance de sa nièce.

— Rébecca ! Donne-moi le flacon de somnifères et un petit contenant. Je m'occupe du transfert. M. Clément attend dans mon bureau. Il n'a pas fermé l'œil de la semaine, et je crains pour son équilibre mental.

Il attrapa les bouteilles tendues et ressortit aussitôt.

La fillette les observait, perplexe.

— Il est fâché, mon oncle Alexandre ?

— Mais non, Rosie, il doit se dépêcher.

Rébecca appelait sa fille ainsi quand elle désirait la rassurer.

Depuis l'accouchement de Marie-Ange, Alexandre semblait de plus en plus débordé. Se rendrait-il enfin compte de toute l'aide que lui apportait sa femme dans l'organisation de son bureau, que ce soit pour la prise de rendez-vous, l'accueil des patients ou les conseils qu'elle prodiguait soit au téléphone, soit dans la salle d'attente afin de calmer l'angoisse des malades ? Jamais Rébecca n'avait entendu son beau-frère lui manifester de la reconnaissance. S'exécutait-il en privé ? Rébecca n'osait pas aborder le sujet avec sa sœur. L'attitude de son mari n'altérait en rien la bonne humeur de Marie-Ange ni son entrain. S'il la peinait, elle n'en laissait rien paraître.

Un coup discret à la porte du côté cuisine précéda l'arrivée de Mme Longval.

— Mme Bourassa aimerait consulter avec vous le livre de rendez-vous.

Tout excitée, Rose s'écria :

— Enfin, je vais jouer avec mon cousin.

— Il n'a pas trois semaines, ton cousin, s'esclaffa Rébecca, et tu parles de lui comme s'il avait trois ans !

— Victor vient tout juste de s'assoupir. Pour l'instant, je crois qu'il vaudrait mieux rester avec moi, mademoiselle Rose.

Mlle Rose... Dénomination sublime en comparaison de « ta bâtarde », entendue trop souvent à Saint-Léon-le-Grand. Rébecca éprouvait un indicible soulagement à la pensée que personne à Cap-de-la-Madeleine, sauf Marie-Ange et Alexandre, ne connaissait les origines de sa fille.

— Dès qu'il s'éveillera, j'irai avec toi, et tu pourras lui faire un câlin, lui promit Rébecca.

Lors de leur dernière conversation, Marie-Ange lui avait confié à quel point elle avait hâte de reprendre ses activités. Le petit Victor dormait si souvent qu'elle en aurait amplement le temps, d'autant que Mme Longval la libérait dorénavant de multiples tâches domestiques, en endossant les rôles de servante, de cuisinière et de gardienne d'enfants.

La gouvernante proposa à Rose de l'aider à la cuisine. Rébecca profita de cette diversion pour retrouver sa sœur.

— La nouvelle maman va-t-elle bien ? chuchota-t-elle en entrant dans cette belle chambre où, de la fenêtre légèrement ouverte, elle voyait le fleuve Saint-Laurent et entendait souffler le vent. Tu n'as pas froid ?

— Là, oui. Tu peux refermer, s'il te plaît ? J'avais besoin d'air frais. Quand je pense que je dois rester dans la maison jusqu'au 1^{er} mai ! Je ne pourrai pas faire mes Pâques. Quarante jours sans sortir. Quarante jours sans me mettre les mains dans l'eau. Je me demande si ces directives sont vraiment justifiées. Les femmes avant nous ne se soumettaient pas à de telles prescriptions et il me semble qu'elles ne se portaient pas plus mal.

— Peut-être pas, Marie-Ange. N'y en avait-il pas plus qui succombaient pendant et après l'accouchement ? En tout cas, Alexandre y croit mordicus. Tiens, voilà le livre des rendez-vous.

Marie-Ange feuilleta le cahier.

— Regarde-moi ce désordre. En plus, la calligraphie d'Alexandre est presque illisible. Je ne peux mettre le nez dehors, mais sois assurée que je le mettrai dans ce cahier. Comment arrive-t-il à se comprendre ?

— Je l'ignore, mais, ce que je sais, c'est qu'il paraît toujours à court de temps depuis que tu ne t'occupes plus de ses affaires.

— Il n'aurait que quatre rendez-vous demain ? Ça me surprend...

— Peut-il en avoir oublié ?

— Peut-être. Mais je serai là, enfin, et aux aguets. Toi, ma petite sœur, comment vas-tu ?

— De mieux en mieux. Qu'est-ce que je serais devenue, sans vous, toute seule avec Rose dans le fond d'un rang ? Je ne vous remercierai jamais assez de nous avoir accueillies. Je me sens renaître. Tu m'appelles au besoin ?

— C'est bien certain. À moins qu'Alexandre ne le réclame, je garde le cahier ici. Je tenterai d'y mettre de l'ordre. Merci, Rébecca.

De retour dans la cuisine, Rébecca observa Rose brasser un mets imaginaire dans un bol vide avec une cuillère de bois.

— Laissez-moi vous aider, moi aussi, à préparer le dîner, madame Longval, proposat-elle.

— Je ne sais pas ce qui se passe, madame Caron, mais le docteur a dû répondre à une patiente hurlant de douleur. Je n'entends plus rien, là. Il a dû venir à son secours.

Les deux femmes papotaient en pelant les légumes. À ce temps-ci de l'année, pommes de terre, carottes, navets et choux se retrouvaient souvent au menu.

Alertée par le silence de Rose, Rébecca se rendit compte que la petite n'était plus à la cuisine.

— Rose ? Rose ! Où es-tu ?

— Bien, voyons ! s'étonna Mme Longval. Elle s'amusait juste là, il y a à peine...

Sidérée, la gouvernante constata que les vingt dernières minutes s'étaient écoulées en un clin d'œil.

— Mon Dieu que le temps passe vite !

Rébecca aperçut la porte de la pharmacie entrouverte. Rose n'avait pas l'habitude de s'y rendre seule. Elle s'y précipita et découvrit la petite assise par terre, l'air hagard, son tablier blanc souillé de rose. Elle tenait à la main le flacon de somnifères à moitié vide.

— Rose ! Mon Dieu ! Alexandre ! hurla-t-elle.

— Maman ! Les bonbons... sur la table...

En un clin d'œil, Rébecca comprit que, dans sa tête d'enfant, Rose ne lui avait pas désobéi puisqu'elle n'avait pas touché aux flacons de l'armoire. Ces somnifères ressemblaient à s'y méprendre aux bonbons que sa fille avait mangés juste avant le carême.

Dès qu'il vit Rose, le Dr Bourassa ordonna à Mme Longval de lui apporter du lait, beaucoup de lait. Il s'accroupit et assit sa nièce sur ses genoux.

— Maintenant, Rose, écoute-moi. Tu ne dois pas dormir, tu comprends ? Tu dois rester éveillée, tu dois rester avec nous.

Même s'il réitéra son ordre avec autorité, les paupières de la petite se refermaient. Mme Longval lui tendit un verre de lait, prête à le remplir à sa demande. Rose dodelinait de la tête. La gouvernante la maintint fermement entre ses mains et Alexandre força Rose à boire. Plus de la moitié du liquide coula hors de sa bouche.

Ameutée par les hurlements de Rébecca et les exclamations inhabituelles de son mari, Marie-Ange descendit l'escalier, le plus vite que ses jambes flageolantes le lui permettaient. À la vue de sa sœur, les mains sur la bouche et les yeux affolés, Marie-Ange appréhenda la tragédie dans toute son horreur. Rébecca s'affaissa sur le sol.

— Rose, tu ne vas pas dormir, répétait tel un mantra le médecin dépassé par les événements. Elle doit vomir. Vite, un bol.

Il tenta de nouveau de lui faire ingurgiter du lait, mais peine perdue, l'enfant était incapable de déglutir. Sans hésiter, il plongea deux doigts dans sa gorge. Aux haut-le-cœur suivit une trop petite quantité de régurgitation.

Il se releva avec la fillette dans les bras et, mû par l'énergie du désespoir, il la promena tout en lui parlant d'une voix forte.

— Ne t'endors pas, Rose. Ne t'endors pas !

La tête de Rose tomba sur son épaule.

— On est en train de la perdre, murmura Alexandre, terrifié.

Montréal, 31 août 1897

Marie-Ange adorait prendre le train, admirer le paysage et se perdre dans ses pensées. Avec le petit Victor et ses occupations de femme de médecin, elle avait souvent l'impression qu'elle ne s'appartenait plus. Alexandre, quant à lui, avait lu pendant presque tout le trajet. La lecture d'essais constituait un passe-temps qu'il chérissait. Cette fois, il avait recouvert son livre d'un papier journal. Marie-Ange avait réussi à lire en partie le titre : *Œuvres complètes de Voltaire, II, Essai sur les...*

À leur arrivée à la gare Windsor, Benjamin, le frère de Marie-Ange, les attendait pour les conduire chez lui, rue Saint-Dominique, à quelques minutes du Monument-National. Là, sa belle-sœur Céline les reçut à bras ouverts. Comme convenu dans un échange de lettres, le couple les hébergerait pendant toute la durée de leur séjour dans la métropole. Marie-Ange et Alexandre prévoyaient revenir à Cap-de-la-Madeleine avant le congé dominical de Mme Longval.

En mai dernier, Benjamin et Céline avaient déménagé dans un spacieux cinq pièces. Depuis, ils mettaient à la disposition d'amis et de parents venus les visiter une chambre meublée et décorée avec soin. Des peintures signées C. A., pour Céline Abbott, tapissaient les murs. Sans le mentionner, Marie-Ange s'était étonnée que sa belle-sœur n'utilise pas l'initiale du patronyme de son mari.

— Une chance que j'ai eu ma sœur Artémise ! C'est elle qui m'a initiée à cet art. J'oublie tout avec mes pinceaux et ma toile.

Tôt après le souper, les hommes avaient quitté l'appartement pour vaquer à leurs engagements respectifs. Benjamin assistait à une rencontre organisée par l'Association Saint-Jean-Baptiste, et Alexandre, à une conférence tenue à l'Université Laval de Montréal par un réputé physiologiste de Paris, le Pr Charles Richet, un invité de l'Association médicale britannique. Depuis des semaines, Alexandre parlait à tout moment de cette rencontre où Richet entretiendrait son auditoire sur un tournant majeur dans la médecine moderne : l'œuvre de Louis Pasteur. Leur retour serait tardif puisque Benjamin avait proposé à son beau-frère de le retrouver à son club privé, situé à proximité du palais de justice.

Une fois la vaisselle terminée, Marie-Ange s'assit à la table de la cuisine et croisa les mains sur sa petite bedaine. Selon les pronostics d'Alexandre, leur deuxième enfant naîtrait en janvier. Peut-être serait-il le premier bébé de l'an dans la région et, pourquoi pas, dans la province de Québec ? Secrètement, Marie-Ange désirait un autre garçon. Leur vie était, dans bien des cas, bien plus passionnante que celle des filles. Au moins, ils avaient le pouvoir de l'orienter à leur guise.

Lorsqu'elle rêvait de partager le quotidien du Dr Alexandre Bourassa, elle n'avait pas prévu son attitude rigide, dominatrice, presque despotique. Seul maître à bord, il ne se gênait pas pour l'affirmer et le répéter. Pourtant, elle savait bien mieux que lui organiser son carnet de rendez-vous, accueillir les malades et gérer les aléas. Elle devait manifester beaucoup d'imagination pour lui laisser croire qu'il était l'unique responsable de la bonne marche de son cabinet.

— Ce serait indiscret de te demander la cause de ce radieux sourire ?

Ignorant qu'elle avait été observée, Marie-Ange mordilla sa lèvre inférieure. Plutôt que de divulguer à sa belle-sœur le cours de ses pensées, elle lui fit remarquer à quel point le faciès des gens révélait à leur insu leur état d'esprit.

— Cachottière, va, la taquina Céline, pour ensuite aborder un autre sujet.

— Tu sais, Marie-Ange, je n'ai jamais quitté Montréal depuis ma naissance. Mais toi, tu as dû abandonner Saint-Léon-le-Grand après ton mariage. Tu n'as pas eu trop de difficulté à t'adapter à ton nouveau village ?

— Honnêtement, pas du tout. Rébecca et Rose se sont installées avec nous et, peu après mon arrivée à Cap-de-la-Madeleine, je me suis fait une précieuse amie. Elle se nomme Adeline Morand. Quand elle a consulté Alexandre la première fois parce qu'elle souffrait de migraine, c'est moi qui l'ai reçue et on a sympathisé tout de suite. Adeline avait trente-trois ans, et moi, vingt et un. Elle était déjà mère de huit enfants alors que, moi, j'espérais devenir enceinte. C'est elle qui m'a initiée à la broderie au point de croix et, depuis, j'ai toujours un ouvrage en marche.

Un cri pressant interrompit leur échange.

— Maman ! Maman ! Au secours ! Je suis mal pris !

À quatre ans, presque cinq, Médéric savait attirer l'attention. Loin d'être déstabilisée, Céline pouffa de rire en entendant la voix impérative de son fils.

— Excuse-moi ! Je te reviens aussitôt que je l'aurai sorti de l'embarras.

Médéric grommelait. Son tipi fabriqué avec un drap suspendu entre deux chaises venait de s'effondrer.

— Comment ils font, les Indiens, pour que ça tienne ?

— Disons, pour commencer, que leurs méthodes de construction diffèrent de la tienne. Ensuite, ils sont vraiment plus persévérants.

— Maman, juste... aidez-moi !

— Aidez-moi...

— Aidez-moi, s'il vous plaît, l'implora-t-il.

Marie-Ange n'entendit plus rien jusqu'au retour de sa belle-sœur.

— Que tu es patiente, Céline !

— Peut-être... Et toi, ça se passe bien avec ton Victor ?

— Le bilan est positif. Il a de la jasette pour dix, sauf qu'il ne prononce pas encore ses « r ». Tous les jours, je le fais

répéter, sans grands résultats pour l'instant. Je ne baisse pas les bras, mais je ne cherche pas à l'ennuyer non plus. Je dois t'avouer qu'il est dans une phase assez embêtante. Quoique tu lui proposes, sa réponse est NON. Ne lui demande surtout pas s'il veut manger ou s'habiller, c'est NON. Alors, j'utilise des subterfuges pour l'amener à table et lui présenter son assiette sans lui poser de questions, et surtout sans solliciter son avis.

— Ça me rappelle des souvenirs... Mais dis donc, le prochain est bien en route ?

Marie-Ange caressa son ventre.

— À Victor, ça m'a pris onze mois avant de partir pour la famille. Tu comprends que j'ai eu bien peur de ne pas être capable d'enfanter. Mais là, je ne doute plus. J'ai fini d'allaiter en mars et je n'ai même pas vu rouge en avril ! Et toi, la santé, ça va ? Je ne veux pas être indiscreète, mais Médéric grandit à vue d'œil et rien de nouveau à l'horizon ?

Un silence embarrassé suivit l'interrogation de Marie-Ange, qui, mal à l'aise, devina qu'elle venait de mettre le doigt sur un point sensible. À son arrivée, elle avait visité le logis de ses hôtes et avait noté avec étonnement que des lits jumeaux meublaient la chambre principale. Toutefois, elle s'était rappelé que pour contrer les troubles du sommeil, parfois dévastateurs, dus bien souvent à l'agitation du conjoint ou à ses ronflements persistants, Alexandre recommandait de dormir dans des lits séparés, voire dans des pièces à part.

— Nous n'aurons peut-être pas d'autre enfant, et ce n'est pas à cause d'un problème de stérilité, ni de mon côté, ni de celui de Benjamin.

Visiblement, Céline regretta sa confiance et n'ajouta rien à ce triste constat. Elle n'avait pas plus l'envie que l'audace d'expliquer à sa belle-sœur que Benjamin et elle ne formaient plus un couple, et ce, depuis qu'elle avait découvert une série de billets affectueux adressés à Benjamin et signés par un certain Benoît. Son mari avait admis leurs fréquentations. Une rupture en bonne et due forme aurait suivi, n'eût été les supplications

de Benjamin, qui lui avait promis de mettre fin à sa liaison et de bien prendre soin de l'enfant qu'elle portait.

Leur relation amoureuse s'était arrêtée là. Céline dut toutefois reconnaître que Benjamin excellait dans son rôle de père... quand il était présent. Son travail de journaliste à *La Minerve* et ses nombreuses implications sociales ne lui laissaient que peu de temps pour Médéric. Pour sa part, elle s'accommodait de la situation, surtout depuis qu'elle s'adonnait frénétiquement à la peinture. Que ferait-elle de toutes ses toiles ? Un problème d'espace se présenterait bientôt.

Marie-Ange n'osa pas demander d'explication sur un sujet aussi personnel, même s'il s'agissait du vécu de son propre frère.

— Je prépare du thé. Tu m'accompagnes ? proposa Céline.
— Avec plaisir.

Les mains en porte-voix, un clin d'œil en direction de Marie-Ange, Céline s'écria :

— Médéric ! Regarde l'horloge. Permission spéciale, ce soir, en l'honneur de ta tante. Tu as une demi-heure de plus avant d'aller au lit.

Elles accueillirent avec soulagement les exclamations de joie du garçon.

Aussitôt le service terminé, Céline s'enquit de Rébecca.

— Ma pauvre sœur ! Comme tu le sais, son équilibre était déjà précaire avant la mort tragique de Rose, imagine maintenant. Lorsque la tension s'intensifie un peu trop, Alexandre lui administre une dose de laudanum, et ça la calme pour un bout.

Ce breuvage à base d'opium et parfumé à la cannelle ou au clou de girofle s'avérait également un apéritif très apprécié dans beaucoup de familles. Alexandre avait l'habitude de rabâcher : « En petite quantité, il fortifie, sinon il abrutit. »

— Tu dis « pour un bout », alors, si je comprends bien, l'effet n'est que temporaire ?

— En dépit de tous nos efforts, Rébecca demeure inconsolable. Mon Victor, un vrai clown, arrive difficilement à la dérider. Un tel chagrin se traite-t-il ? Pour l'heure, endormir

son mal constitue le seul moyen que nous avons trouvé pour l'apaiser.

Combien de fois Marie-Ange avait-elle pratiqué l'autopsie de ce malheur ? Si elle n'avait pas mandé Rébecca à sa chambre pour étudier le cahier des rendez-vous d'Alexandre, le drame aurait-il été évité ? Ni Mme Longval ni Rébecca ne se pardonnaient leur négligence. Comment Rosie avait-elle pu disparaître sans qu'elles s'en rendent compte ?

En outre, Marie-Ange ressentait une désagréable certitude. Celui qui avait directement causé la catastrophe ne semblait éprouver aucun remords. Une urgence justifiait-elle qu'Alexandre ait abandonné les somnifères sur le pupitre ? Aux yeux du médecin, c'était aux femmes de surveiller la petite. Néanmoins, la perte de Rose l'avait affecté au point qu'il exagérait les consignes de sécurité entourant Victor.

— Peut-être que si elle s'adonnait à un loisir...

— Penses-tu à quelque chose de précis ?

— Justement ! Et j'aimerais m'y mettre dès que Médéric sera en âge de fréquenter l'école. Je pense à la bicyclette.

— Es-tu sérieuse ? Avec nos robes longues et nos lourds jupons, nous serons incapables de pratiquer un tel sport !

— Avec nos robes et nos jupons, je te le concède, mais la jupe-culotte change tout !

Depuis le début de la décennie, lui expliqua Céline, ce vêtement inventé en Europe pour permettre aux femmes de chevaucher ce genre de véhicule était déjà porté par de nombreuses bourgeoises montréalaises.

— Je dois t'avouer que j'aurai du mal à convaincre Benjamin du bien-fondé de mon projet. Tout juste avant votre arrivée, je lui en ai glissé un mot, et il s'est empressé de m'informer qu'il a appris aujourd'hui même dans une dépêche en provenance de Toronto qu'une demoiselle de trente-quatre ans était morte d'une fracture du crâne, précisément à la suite d'une chute de son vélodrome. Ce n'est rien pour servir ma cause...

— S'il avait fallu que les hommes arrêtent de conduire leur voiture à cause des dangers de la route...

— Tu as bien raison. Tiens, j'invoquerai cet argument la prochaine fois que nous aborderons le sujet. Mais nous aurons à affronter une autre difficulté : plusieurs médecins condamnent cette activité, affirmant qu'elle est nocive pour les femmes, jusqu'à les rendre stériles, à provoquer des menstruations douloureuses et je ne sais quoi encore.

— Dans ce cas, inutile de recommander ce sport à Rébecca. Avec tout ce qu'Alexandre lit de revues médicales, c'est bien certain qu'il doit être au courant de ces théories. Parmi ses maximes préférées, on trouve en haut de la liste : « Dans le doute, abstiens-toi. » Alors...

En tant que chefs de famille, Alexandre et Benjamin avaient autorité sur toute la maisonnée. Consciente d'en être arrivée à une impasse, Céline demanda à Marie-Ange de l'excuser.

— Je vais aller coucher Médéric et lui raconter une histoire. Ma mère dit que je le gâte trop. Je ne suis pas d'accord. Enfin, on verra bien quelle sorte d'homme il deviendra.

— Va en paix. Quant à moi, je vais me préparer pour la nuit. Je crois que nos maris reviendront tard du club.

— Ils nous trouveront endormies. Pour ma part, en tout cas.

— Je t'imiterai, Céline. Je ressens la fatigue du voyage et, enceinte, je me transforme en marmotte.



Une odeur de cigare flottait dans l'air. Seul à sa table, Benjamin savourait un cognac en surveillant l'arrivée de son beau-frère. La réunion du comité organisateur des cours publics offerts à compter d'octobre au Monument-National s'était déroulée dans un enthousiasme mitigé puisque les restrictions budgétaires teintaient chacune de leurs décisions.

Les professeurs avaient tous accepté d'être rémunérés avec des actions du Monument-National. Par chance, car les finances

de l'Association donnaient des maux de tête aux administrateurs, surtout à cause de l'absence de caution sur la dette de plus de cent quarante-neuf mille dollars. Au printemps de l'année précédente, deux de leurs administrateurs s'étaient rendus à Québec afin d'obtenir un emprunt de consolidation, mais un arrêté en conseil leur avait plutôt accordé une subvention de deux mille cinq cents dollars pendant cinq ans, dédiée aux cours publics. La construction du Monument-National avait englouti une farouche somme de deux cent cinquante mille dollars. Benjamin et la plupart de ses collègues trouvaient que l'enjeu méritait leurs efforts et les risques financiers encourus, puisque cette œuvre était considérée comme le foyer culturel des Canadiens français.

Cet automne, en plus de l'histoire universelle, des formations techniques permettraient à ces derniers de se doter de compétences dont les classes industrielles avaient un besoin pressant. Cette initiative de la Saint-Jean-Baptiste remportait un franc succès auprès de la population.

Perdu dans ses pensées, il ne vit pas arriver Alexandre.

— Eh bien, Benjamin, tu en fais, une tête. Que se passe-t-il ?

— Ne te méprends pas, cher beau-frère, tout va bien. Le médecin en toi peut prendre congé.

Benjamin tentait de garder son calme. Depuis la première fois qu'il l'avait rencontré, Alexandre le troublait. Il avait une façon de le regarder et de lui donner la main qui lui suggérait que peut-être lui aussi appartenait à cette race d'hommes que l'on nommait avec dédain « des invertis ».

— Dis-moi plutôt si ta conférence valait le voyage depuis Cap-de-la-Madeleine.

— Je suis comblé ! Tout un personnage, ce Charles Richet. En nous rappelant l'œuvre de Pasteur, il a su convaincre les plus sceptiques que science et médecine sont des alliées pour le plus grand bien de l'humanité.

— Ça me semble évident.

— Pour toi, peut-être, tu es au début de la trentaine et tu es informé, mais je peux t'assurer que pour la vieille garde...

Si tu savais le nombre de fois où j'ai entendu certains de mes confrères dénigrer les biologistes, les chimistes ou les physiologistes en ces termes : « L'observation du malade et la clinique valent mieux que toutes leurs savantes expérimentations. » Ou encore : « La médecine, ça se passe dans les cliniques et non dans les laboratoires. »

Pourtant physiologiste de profession, Charles Richet avait eu pour public à Montréal des médecins et des chirurgiens de tous âges et de toutes provenances. Richet avait attesté que la médecine se divisait en deux grandes époques : celle avant et celle après Pasteur. Grâce aux découvertes de ce scientifique, la médecine aurait accompli plus de progrès en vingt ans qu'en vingt siècles.

La vivacité d'Alexandre plaisait à Benjamin. Il l'enviait. Lui, Benjamin Ricard, n'était-il pas en train de s'éteindre à force de se conformer à ce qu'on attendait de lui ? Il aurait aimé, comme Alexandre, se permettre une passion. Où était la faille dans sa vie ? Il avait pourtant un travail intéressant. Qu'est-ce qui l'allumait, lui ?

Lorsque son beau-frère attaqua la contribution de Pasteur, Benjamin intervint, convaincu que le Dr Joseph Lister avait été le premier à introduire l'asepsie.

— Tu as raison et je n'ai pas tort, remarqua Alexandre, amusé. Pasteur a fait connaître la stérilisation des liquides par la chaleur alors que Lister a appliqué ce principe dans les salles d'opération et démontré la nécessité de l'asepsie pour détruire les agents infectieux. Voilà à peine trente ans, combien d'actes chirurgicaux ou d'hospitalisations se soldaient par la mort du patient à cause de complications liées à l'infection ?

Un homme doté d'une impressionnante prestance s'approcha de leur table.

— Bonsoir, monsieur Ricard. Monsieur ? ajouta-t-il en se tournant vers Alexandre.

Benjamin s'empressa de saluer Basile Landry.

— Bonsoir, maître. Permettez-moi de vous présenter le Dr Alexandre Bourassa, le mari de ma sœur.

Qui aurait cru que cet avocat respecté de tous était lui aussi attiré par les hommes ? Benjamin n'oublierait jamais qu'il avait appris le suicide de Benoît de la bouche de cet homme. Son cher Benoît, emprisonné à la suite d'une descente dans une maison close qu'il avait lui-même fréquentée en sa compagnie. Benoît, celui qui l'avait mis au monde une seconde fois. Au souvenir des plaisirs provoqués par ses caresses, Benjamin sentit son corps se couvrir de frissons. Son cher Benoît. Traité en criminel à cause de cela. Il avait préféré mourir plutôt que d'entendre davantage de moqueries et d'insultes de la part des autres détenus autant que de ses geôliers. Me Landry en avait été témoin. Et lui, Benjamin Ricard, n'avait pas osé lui rendre visite de peur de subir le même sort. Il l'avait lâchement abandonné.

— C'est rare qu'on vous voie ici à cette heure, monsieur Ricard, reprit Landry.

Benjamin dut s'avouer qu'il prenait plaisir à retrouver cet homme. Il lui adressa un franc sourire.

— Disons qu'il s'agit d'un moment d'exception.

Depuis que Céline avait découvert ses penchants et avait menacé de le quitter, Benjamin avait résolu de se conformer aux usages admis par la société... et par Céline. Une séparation ou un divorce aurait sonné le glas de sa carrière.

En temps normal, il aurait invité l'avocat à sa table mais, ce soir, il n'en avait aucune envie. Il voulait poursuivre son tête-à-tête avec son séduisant beau-frère.

— J'espère avoir l'occasion d'échanger avec vous bientôt, conclut Landry.

Benjamin le regarda s'éloigner, anticipant cet éventuel entretien avec plaisir.

— J'imagine que tu rencontres pas mal de gens intéressants à ton club ?

— Beaucoup de clients appartiennent à des professions libérales comme la tienne, Alexandre.

Le ton de sa voix trahissait-il son trouble ? Un silence inattendu suivit sa remarque. Puis Alexandre aborda un tout autre sujet.

— J'ai ouï dire que votre quotidien sera livré par chemin de fer express ?

— D'ici quelques semaines, ce sera une réalité. Nous pourrions essayer partout où l'on trouve des gares, et nos clients nous liront le jour de la parution.

L'information en provenance de Toronto était tombée la veille sur leur tout nouveau téléscripateur. Jusqu'à présent, les journaux avaient été transportés gratuitement. Par express, toutefois, il fallait s'attendre à des frais.

— Il en coûtera un demi-centin par livre de papier.

— Ça vaut la peine, il me semble, pour cesser de lire de vieilles nouvelles quand on habite en dehors des grands centres.

Les deux hommes savouraient un troisième cognac.

— Mon cher Alexandre, as-tu déjà entendu parler de William Randolph Hearst et de Joseph Pulitzer ?

Ce « mon cher Alexandre » suscita chez Benjamin un vif émoi. Saurait-il résister si son beau-frère lui proposait une rencontre plus intime ?

— Des éditeurs de quotidiens, non ? Honnêtement, je ne les connais pas bien. Dis-m'en un peu plus.

— Le premier fait paraître le *New York Morning Journal*, et le second, le *New York World*, le plus populaire de tous jusqu'à l'arrivée de Hearst à New York, en provenance de San Francisco. Depuis, un véritable affrontement sévit dans le monde journalistique de la métropole américaine, et je peux te jurer que tous les moyens sont bons pour augmenter le tirage de l'un et de l'autre, y compris la publication de fausses nouvelles. Le sensationnalisme a pris le pas sur la rigueur, à un point tel que la couverture des mésaventures d'une jeune Cubaine a supplanté en importance la victoire ou la défaite des patriotes cubains qui se battent actuellement pour leur autodétermination.

— Ne crois pas que je doute de ta parole, mais ça me semble assez invraisemblable. Comment expliques-tu cela ?

L'analyse de Benjamin se basait sur ce que l'on savait des procédés de Hearst à l'époque où il dirigeait le *San Francisco Examiner*, journal que son père lui avait confié après l'avoir reçu en paiement d'une dette de jeu. Sa recette apparaissait infaillible et il l'appliqua sans réserve à son arrivée à New York. D'abord embaucher les meilleurs rédacteurs, puis exploiter les événements les plus horribles en première page, tels les meurtres, les viols, les incendies criminels, les suicides, bref, les violences de toutes sortes. Ce type de nouvelles lui assurait l'intérêt de la population et des tirages phénoménaux.

Alexandre buvait les paroles de Benjamin. Ce dernier prit conscience de l'ardeur avec laquelle il traitait cette matière qui, il dut le reconnaître, le passionnait. Il n'était donc pas que grisaille.

— D'entrée de jeu, le *New York Morning Journal* a présenté à la une l'histoire d'Evangelina Cosio y Cisneros, une jeune Cubaine de dix-huit ans, fille d'un chef rebelle emprisonné peu après le début de la guerre pour l'indépendance de leur île. Afin d'éviter que son père soit exécuté ou déporté dans une colonie pénitentiaire espagnole au nord de l'Afrique, elle a proposé au général Valeriano Weyler, surnommé « le boucher de Cuba » à cause de sa cruauté envers les rebelles et leurs sympathisants, de se constituer prisonnière.

Qu'Alexandre soit un interlocuteur attentif galvanisait Benjamin. Il souhaita en remettre.

— Pour en revenir à Evangelina, Weyler n'a ni tué ni déporté son père. Bien que le mystère plane toujours sur les circonstances exactes entourant cette saga, Evangelina a été transférée dans une prison pour femmes à La Havane, et c'est là qu'un journaliste de Hearst l'a rencontrée, sans prendre la mesure du *scoop* qu'il détenait, contrairement à son patron.

En effet, pendant quatre jours, le *New York Morning Journal* associa la jeune Cubaine à un modèle de courage et

d'abnégation, mais soumise à l'injustice et aux méchancetés des colonisateurs. Une campagne visant à recruter des sympathisants à la cause d'Evangelina fut lancée par ce journal. On exhorta les Américains à transmettre des lettres et des télégrammes au commandant Weyler, au représentant de l'Espagne à Washington, à Maria Cristina, la reine régente espagnole, jusqu'au pape Léon XIII.

D'une voix légèrement pâteuse, Alexandre l'arrêta.

— Ta connaissance du sujet m'épate. Lis-tu les quotidiens de New York ?

— Il le faut ! Je dois te dire que demain, dans *La Minerve*, nous publierons un condensé de ces événements. Ce sera très factuel. Il est hors de question qu'on s'abaisse à nourrir les cancons ou les récits sensationnels.

— En tout cas, c'est une bonne histoire.

— On entre dans une nouvelle ère journalistique, Alexandre, et je suis loin d'être certain qu'elle soit souhaitable.

La fascination de Benjamin résidait bien plus dans le pouvoir qu'avait acquis la presse ces derniers temps. En alertant l'opinion publique, les journalistes avaient réussi à influencer le comportement des dirigeants.

Benjamin s'apprêtait à documenter le soulèvement cubain lorsqu'il constata l'état de somnolence de son compagnon, qui peinait à garder les paupières ouvertes.

Le médecin avait eu une longue journée. Le voyage en train depuis Trois-Rivières jusqu'à Montréal, puis le souper, la conférence du professeur Richet et, enfin, cette rencontre au club avaient eu raison de sa résistance.

Alexandre se leva et faillit tomber à la renverse. La fatigue et l'alcool avaient fait leur œuvre. Discrètement, Benjamin le guida jusqu'à sa voiture.

DANS L'UNIVERS DE

de *Saline*

EN CETTE FIN MOUVEMENTÉE DU XIX^e SIÈCLE, entre Saint-Léon-le-Grand, le Cap-de-la-Madeleine et Montréal, les enfants Ricard, maintenant devenus adultes, vivent de grands bouleversements. *Vent du large* raconte l'histoire de Rébecca, de son frère Benjamin — qui tente de cacher son attirance pour les hommes — et de leur sœur, Marie-Ange, épouse d'un médecin qu'elle seconde. L'image de Narcisse Ricard, leur père incestueux, mort dans des circonstances tragiques, les hante. Sauront-ils panser les énormes blessures de leur enfance ? Dans ce roman, nous serons témoins de leurs combats, de leurs projets et de leurs espoirs.

Nul besoin d'avoir lu *La Saline* pour savourer *Vent du large*. Toutefois, les lecteurs de la trilogie seront heureux de retrouver l'univers de cette saga, puisque l'auteure reprend le fil de son histoire en développant des personnages secondaires forts dans des intrigues riches en rebondissements.



Louise Lacoursière s'est fait connaître avec sa série ayant pour héroïne la philanthrope américaine Anne Stillman McCormick. Elle a ensuite remporté un grand succès avec sa trilogie *La Saline*. Elle a reçu le Prix de littérature Gérald-Godin 2016 pour *La Jeune Fille au piano* et le prix Adagio 2017, décerné à un auteur « qui a marqué la scène littéraire par la qualité exceptionnelle de son travail d'écriture ».

www.louiselacoursiere.com
f /louise.lacoursiere

Le Groupe
Livre
Québecor Média

ISBN 978-2-7648-1057-6

